

La romancière, et traductrice de l’allemand, est une érudite que passionnent les mots, les noms et leur histoire. Son goût de la généalogie est au cœur de « La Carte des Mendelssohn »

Faire corps avec les mots

MACHA SÉRY

Trop encombrante, trop fragile, pour que Diane Meur l’apporte au café Le Canon des Gobelins, cette fameuse « carte des Mendelssohn », titre de son cinquième roman qui en retrace la folle aventure. De toute façon, on n’avait pas osé lui demander de l’exhiber. Elle a beau, dans son livre, l’avoir décrite avec minutie, expliqué sa géographie, avoir même consacré un chapitre entier au récit de sa fabrication. Oui, même si elle y a fait de multiples allusions, on se dit que cet objet est sans doute la part la plus intime de l’écrivain ; quelque chose qui, modestement, sous la forme de dizaines de fiches bristol reliées entre elles, traduit la violence de la passion intellectuelle. Cette carte, dûment estampillée en tant que telle par un historien de la cartographie, matérialise l’obsession qui aura jusqu’au vertige habité Diane Meur – 45 ans, cinq romans, trois enfants – pendant deux ans. Il s’agit en quelque sorte du reliquaire d’un projet qu’elle dépeint en près de 500 pages ; ce qui l’a d’abord intriguée chez le philosophe juif Moses (1729-1786), chantre de la tolérance religieuse,

L’écrivaine, qu’on devine un peu pudique, a pourtant mis beaucoup d’elle-même dans ce roman

surnommé « le Socrate allemand », puis chez ses petits-enfants, les compositeurs Fanny (1805-1847) et Felix (1809-1847), leurs filiations respectives, leurs migrations, leurs parcours professionnels, les mariages et les naissances... Comment elle s’est retrouvée à rencontrer plusieurs des 765 descendants et biographes de cette illustre lignée, comment

Une obsession intime

A LA FOIS CIRCÉ du fait du puissant attrait exercé par son récit vagabond entre découvertes historiques et déboires personnels, et Clio par la pédagogie qu’elle manifeste lorsqu’elle expose, par exemple, l’affaire Lavater (1769-1770) qui opposa Moses Mendelssohn au penseur luthérien, Diane Meur retrace la lignée du philosophe des Lumières comme s’il s’agissait d’un pays aux frontières mouvantes. Elle nous fait découvrir cette contrée riche en monuments et angles morts. Comment, depuis le ghetto de Dessau (Allemagne) dont Moses était originaire, s’est déployé, deux siècles plus tard, un éventail de destins parmi lesquels on dénombre une ursuline, des officiers de la Wehrmacht et un planteur de thé à Ceylan ? Une première idée avait effleuré la romancière : consacrer

un ouvrage à la vie d’Abraham Mendelssohn. Mais cet obscur banquier, l’un des fils de Moses et le père des musiciens prodiges Felix et Fanny, avait déjà bénéficié d’une grosse biographie en Allemagne. Qu’eût-elle ajouté de plus ? Elle a donc baguenaudé, transformant le projet biographique en « roman vécu » d’une recherche documentaire, laquelle a pris des proportions incroyables. Car cette quête d’érudition s’est apparentée pour Diane Meur, ainsi que le raconte son livre, à une obsession aussi intime qu’insatiable. Avec *La Carte des Mendelssohn*, son cinquième roman, l’écrivaine réinvente brillamment le genre de la saga, en explorant les thèmes de l’héritage et des liens du sang. ■ M. S.

LA CARTE DES MENDELSSOHN, de Diane Meur, Sabine Wespieser, 484 p., 25 € (en librairie le 27 août).

Parcours

1970 Diane Meur naît à Bruxelles.

1990 Elle est admise à l’Ecole normale supérieure de la rue d’Ulm (Paris), section lettres modernes.

1998 Elle commence la traduction d’œuvres du philologue allemand Eric Auerbach, l’un de ses auteurs de prédilection avec Heinrich Heine.

2002 Premier roman, *La Vie de Mardochée de Löwenfels*, écrite par lui-même (Sabine Wespieser).

elle n’a cessé de traquer les relations de parenté pour découvrir, au final, un incroyable essaimage dont l’origine fut un petit philosophe des Lumières, bossu et père de dix enfants.

Précisément parce que Diane Meur fait œuvre, dans *La Carte des Mendelssohn*, on ne peut s’empêcher, au terme de la lecture, de considérer sa drôle de sculpture en papier, à l’heure de Google Drive, comme une œuvre d’art. Cette création digne du fragilisme pourrait s’intituler : « Tentative d’épuisement d’une entreprise généalogique ». Soit une œuvre spontanée, quoique bâtie avec une infinie méticulosité, dont Diane Meur ne comprend toujours pas la raison. « C’était cauchemardesque... Si ç’avait été une marotte, j’aurais arrêté assez vite. Là, j’étais en transe, je ne pouvais plus m’arrêter. C’était très inquiétant. » Ses amis se sont, de fait, un peu inquiétés de sa monomanie. Son editrice Sabine Wespieser ne l’a pas brusquée. Achever *La Carte* l’a libérée.

N’empêche, Diane Meur n’est pas totalement guérie. Un symptôme ? Cet été, en Bretagne, dans un cimetière militaire allemand, elle a pris en photo l’une des stèles. Patronyme : Leo. Un lien peut-être avec l’une des branches de la huitième génération ? Vérification faite, non, ce Leo-là n’appartient pas à cette arborescence s’étendant, au final, sur quatre des cinq continents. « C’est une recherche sans limites, admet l’écrivaine, parce que, de fil en aiguille, on pourrait tisser la toile de toute l’humanité. C’était l’idée, la portée universelle, parce qu’au bout de quelques générations le lien du sang ne revêt plus aucune d’importance. Certains descendants ignorent l’identité de leurs ancêtres et sont complètement coupés de ça. Finalement, la généalogie n’a pas de sens. C’est un grand fleuve qui retourne à la mer et, pour avoir compris cela, je me sens beaucoup plus libre. » Philologue, elle se passionne, lit-on, pour l’étymologie, les variations d’état civil. « Les mots eux-mêmes ont une histoire, ils ont tout un passé. Ils ont bougé, voyagé comme les personnes, les lignes. Le sens a glissé imperceptiblement. Je trouve cela fascinant de savoir ce que les mots ont connu, les mots mais aussi les noms de famille, les prénoms... En plus, ils sont là, ce n’est pas comme faire des fouilles dans un pays lointain. »

Cette étrange ambition fut, déduit-on de la conversation, consubstantielle à sa nature de romancière, au physique comme au moral. « Vous seriez épouvantée d’apprendre avec quoi je me mets en route, une vague idée, une histoire qui tient en deux lignes. Ça bourgeoonne et pousse tout seul. Il y a quelque chose d’organique, de l’ordre du jaillissement, un étonnement merveilleux. » A cela s’ajoute qu’il faut à Diane Meur donner à chaque livre un ancrage territorial, presque charnel. « Pour écrire un roman, j’ai besoin d’être quelque part : dans une ville antique, dans un manoir de Galicie, un micro-duché du Saint Empire germanique (...) », note-t-elle dans son livre. Elle fait ici référence à deux précédents romans, *Les Villes de la plaine* et *Les Vivants et les Ombres* (Sabine Wespieser, 2011 et 2007), récits qui portaient déjà trace de son intérêt pour le voisinage des religions, les sources historiques et les univers humains qui s’interpénètrent.

Avec *La Carte des Mendelssohn*, Diane Meur clôt un triptyque qu’elle n’avait pas

Extrait

« Le territoire que j’avais choisi, moi, n’avait pas les contours nets d’un échiquier ni d’un immeuble haussmannien. Fait de vies réelles, il tenait plus du massif corallien, proliférant en tous sens et continuant de s’agrandir année après année. (Depuis que je m’occupais des Mendelssohn, combien d’enfants avaient dû naître ne serait-ce que chez les 240 descendants présents à la rencontre berlinoise d’octobre 2007 ?) Et je m’y étais lancée à la sauvage, sans la moindre idée de but à atteindre ou de cap à tenir. J’étais en train de me perdre dans ce dédale, de me perdre absolument : non pas l’aventurier qui ne trouve plus son chemin et désespère de ressortir un jour à l’air libre, mais comme celui qui a bel et bien oublié l’air libre, en vient à penser que sa vie est là, dans ces sombres boyaux et, au lieu d’avancer en se tenant toujours au mur de droite, pose son bardo par terre, éclaire la paroi peinte, et s’absorbe bienheureusement dans l’étude des pigments. »

LA CARTE DES MENDELSSOHN, PAGES 420-421

le moins du monde envisagé mais qu’elle parvient aujourd’hui à résumer à grands traits : « J’appelle cela “les grands corps”. Les Vivants et les Ombres était avant tout l’histoire d’une maison. Un lieu unique, un lieu hanté par des souvenirs familiaux : tel était mon sujet. Les Villes de la plaine dépeint une ville comme un corps. Là, il s’agit de la famille en tant que corps. Faire la carte visait à donner une matérialité à quelque chose qui n’en possède pas : les réseaux familiaux. » Ecrit il y a vingt ans, ce roman eût été sans doute très différent, explique-t-elle. Les trames multiples, la ramification des cu-

Le Monde des Livres
vendredi 21 août 2015
« Rencontre »



LAURA STEVENS POUR « LE MONDE »

riosités, les structures en rhizome ont été rendues familières par la navigation sur Internet. D’un clic à l’autre, d’un Mendelssohn au suivant. Elle-même, dit-elle, a souffert dans son corps, lors de son processus de recherche et d’écriture. Des nausées, un sentiment d’écrasement. « Ce fut un livre très fatigant, une épouvantable contention d’esprit », doublée d’un effort de construction pour ne pas égarer le lecteur dans son jeu de saute-mouton spatio-temporel. Par chance – plutôt par grâce –, elle y a introduit de la drôlerie, du gag et même un comique de répétition, par exemple lors de ce séjour à Berlin, en 2011-2012, où tout se dérègle autour d’elle. Au quotidien, dans son appartement, rien ne fonctionne pour cette traductrice de l’allemand spécialisée dans les sciences humaines. Quoi d’autre ? Du coq à l’âne et une forme de fantaisie dans l’érudition. Enfin, Diane Meur, qu’on devine pudique, y a mis, comme on le voit, beaucoup d’elle-même, pour fournir un pivot à cette narration qui apparaît vagabonde. C’est, en effet, la première fois qu’elle s’autorise, en qualité d’écrivain, à dire « je ». Un « je » qui émane, dit-elle, du seul personnage de fiction présent dans son roman, en ce sens qu’elle ne connaît pas d’avance sa propre vie, contrairement à ses sujets d’étude, morts et enterrés. Dans ce café des Gobelins, à Paris, où la normalienne rédigeait jadis ses dissertations de philo, Diane Meur manifeste cette précision langagière forgée par la traduction littéraire. Après un premier roman inabouti à 17 ans, elle a longtemps cru que cette activité, par son exigence et son ouverture intellectuelle, suffirait à la satisfaire. « Ce fut le cas pendant une petite dizaine d’années. Puis, un beau matin, après avoir achevé une grosse traduction qui m’avait occupée de longs mois, je suis sortie m’acheter un carnet blanc comme un automate, une Cocotte-Minute qui explose, alors que je ne savais pas où j’allais. » Le voyage prit la forme d’un premier roman épais de 620 pages. Parisienne depuis vingt-cinq ans, Diane Meur, née à Bruxelles, possède toujours la nationalité belge. Elle ajoute dans un sourire : « J’aime bien être étrangère dans un pays. » Sans doute pour mieux le visiter et s’en rendre souveraine. ■